**Avant-propos de *Éléments de sciences sociales***

« J'appelle science sociale l'enchaînement des connaissances qui doivent diriger, *immédiatement,* la production des phénomènes sociaux, en tant qu’ils sont soumis à l'action modificatrice de l'homme.

Je dis que cet enchaînement, qui constitue la science sociale, se borne aux connaissances qui exercent sur les phénomènes sociaux une influence *directe ;* parce que toutes les connaissances, sans exception, exercent sur ces phénomènes une influence plus ou moins grande, plus ou moins immédiate, et rentreraient, par conséquent, à ce titre, dans le cercle indéfini de la science sociale.

Mais nous verrons, plus tard, comment la science proprement dite se distingue de la science sociale, circonscrite par notre définition, et comment les recherches et les découvertes de la première se réfléchissent, d'abord, en la seconde pour agir ensuite, par l'intermédiaire de celle-ci, sur les phénomènes sociaux.

La science sociale a donc pour but de diriger l'activité sociale. Or, tout acte étant précédé d'une volonté, le cas d'automatisme inconscient excepté, et toute volonté étant elle-même précédée de motifs déterminants et réfléchis, le cas d'aliénation mentale excepté, je divise la science sociale comme suit :

En Philosophie, ou recherches sur la pensée sociale ;

Religion, ou recherches sur le sentiment social ;

Économie politique, ou recherches sur la physique sociale, c'est-à-dire sur les conditions matérielles auxquelles doivent s'appliquer la pensée et le sentiment social ;

Et Socialisme, enfin, ou recherches sur l'art social, sur l'art d'appliquer la pensée et le sentiment à la physique sociale. . .

Je fais observer, d'ailleurs, que je ne donne point ici les définitions de la Philosophie, de la Religion, de l'Économie politique ni du Socialisme*;* ces définitions seraient prématurées et incomprises, faute du développement de la pensée dont elles devront émaner. Je tâche seulement de faire pressentir, par les quelques mots ajoutés à chacun de ces termes, la logique qui préside à la division que ceux-ci indiquent, et l'esprit général de cette division.

Une seconde division, plus large que la première, partage ce travail en deux parties, dont l'une embrasse la philosophie et la religion, et l'autre, l'économie politique et le socialisme. La première partie réunit ainsi les éléments théorétiques de la science sociale ; la seconde, les éléments théoriques de la pratique sociale. Cette division générale est conforme, non seulement à la nature diverse de l'objet traité, mais encore à la diversité des aptitudes intellectuelles ; car la première partie s'adresse à des facultés qu'il est assez rare de trouver associées, dans une juste proportion, avec celles que réclame la seconde.

Cependant, je le déclare dès à présent, quoique ceci ne doive être démontré que dans le cours de cet ouvrage : la science sociale n'est complète, la vue qu'on en peut demander n'a tout son horizon, l'enchaînement qu'elle doit former, depuis la vérité pure qui domine toutes choses, jusqu'au fait actuel qui s'accomplit, n'a tous les anneaux qui font sa force et sa fécondité, si les deux parties générales et les subdivisions qu'elles comportent, ne sont réunies en une seule conception systématique.

J'appelle ce livre, Éléments de Science sociale, parce qu'il a surtout pour but d'exposer la liaison et les rapports des principes de cette science, sans prétendre à épuiser les conséquences de ces principes.

Si ce n'est assez de ce but pour le lecteur avide de vérités, c'est déjà beaucoup, sans doute, pour l'auteur, qui serait pleinement satisfait, s'il avait réussi à tracer nettement le cercle qui enveloppe les vérités secondaires, certain que ce cercle sera rempli par des travaux ultérieurs, par l'activité incessante de la pensée, toujours et promptement féconde, quand elle ne s'égare point.

Je pense, d'ailleurs, par des raisons qui ne peuvent être développées ici, mais qui le seront en leur temps, que l'établissement des principes de la science sociale, indépendamment de ce qu'il est la chose la plus urgente, puisqu'on est déjà si profondément divisé à l'égard de ces principes, est encore la seule chose possible en l'état des vérités réellement et rigoureusement acquises à la science.

Que si la recherche des vérités secondaires doit être l'œuvre du lendemain, à chaque jour suffît sa tâche ; et je laisse le lecteur parfaitement libre de considérer le travail que je lui soumets comme une introduction à des travaux futurs qu'il sollicite et qu'il appelle de la part de tous, mais introduction indispensable.

Une dernière observation, et j'ai fini ces explications préliminaires.

On pourra, en effet, remarquer que, sauf de très rares exceptions, il ne se trouve dans cet ouvrage ni discussions avec les opinions contradictoires, ni appels aux opinions favorables des penseurs célèbres qui ont embrassé le pour ou le contre sur les mêmes questions que j'envisage. Cependant, j'ai dû nécessairement rencontrer, sur tous les points principaux, de telles opinions, et j'ai même dû m'inspirer de celles qui m'ont paru l'expression de la vérité, n'ayant et ne pouvant avoir d'autre prétention que de présenter ici systématiquement des idées qui soient déjà dans la circulation. Mais, en raison de la longueur du chemin que je m'étais proposé de parcourir, et pour ne pas donner à chaque chapitre l'étendue d'un traité particulier, ce qui aurait multiplié les volumes et changé le caractère assigné à ce travail, j'ai dû prendre pour règle de ne discuter qu'avec les arguments de la raison générale, avec les idées, sans préoccupation de provenance, livrant le pour et le contre à l'appréciation du lecteur, en leur force naturelle.

Je ne crois pas que la vérité puisse perdre à être présentée nue, dans sa plus belle parure, dépouillée du cortège des controverses séculaires et des illustrations consacrées, dont le souvenir et l'influence dominatrice tendent trop souvent, au début des études philosophiques, à égarer et à fasciner le regard qui doit la contempler. »

Gilbert-Villeneuve,

*Éléments de sciences sociales*,

Paris, Chamerot, libraire-éditeur, 1853, 632 p.